Le Logos philosophique à l'épreuve de la psychanalyse
Vérité et semblant

PAUL-LAURENT ASSOUN

Qu'y a-t-il de neuf en philosophie ? Vaste question qui interroge d'abord le concept de « nouveauté », afin de déterminer dans quelle mesure il est légitime de l'appliquer à la *philosophia* qui se veut *perennis* – alors même que l'eau a bien coulé sous les ponts de l'histoire, se chargeant de l'« historiciser ». Qu'est-ce qui demeure vivant, qu'est-ce qui est mort de telle philosophie (au sens où Croce cherchait à trier ce qui est « mort » et ce qui reste « vivant » de la philosophie de Hegel) ? Se renouvelle-t-elle de l'intérieur, et en quel sens ? Connaît-elle une acmé et un déclin, tels les empires (de pensée) ? Dans quelle mesure ce qui arrive hors de la philosophie est-il susceptible de créer des pistes et des sources nouvelles, d'inspiration... ou d'excitation ou de nouer des apories qui l'ébranlent ? De plus, y a-t-il un sens à parler de traditions philosophiques nationales – ou continentales – qui dès lors afficheraient des produits inédits dans leurs vitrines ? Par exemple, qu'est-ce qu'une philosophie *made in France* ? Cette expression nationale se dénonce d'elle-même, eu égard à l'exigence d'universel inhérente au philosophe et à la forme philosophique du désir : reste qu'il y a bien des types de problématiques symptomatiquement obsessionnelles, qui distinguent historiquement un style de philosopher, eu égard aux contradictions historiques dans lesquelles il s'est forgé – ainsi parle-t-on de « philosophie française contemporaine ».

La philosophie excède l'amour de la vérité au sens académique : le philosophe n'est excité que par la vérité – c'est là en quelque sorte le précieux « symptôme philosophique » –, sauf à rendre compte du réel que

l'opérateur de vérité rend lisible. Ce n'est pas qu'il se croie détenteur de la vérité (ce qui constitue la position fanatique et/ou paranoïaque), c'est que, la désirant ardemment, il est enclin à en faire en quelque sorte une affaire personnelle... La vérité lui manquant intimement, il ne reste pas inerte pour la localiser et la traquer, à défaut de la posséder, la possession aussi bien éteindrait le désir...

Ce prologue est utile pour rappeler que l'on ne saurait faire l'inventaire des nouveautés, au sens de quelque marchandise nouvelle dans les tiroirs ou d'un produit new look plus « excitant » -- ce qui relèverait de quelque logique de marketing d'idées. Reste à interroger l'effraction que fait l'apport du réel dans le discours philosophique. « Discours » ici non au sens de rhétorique, mais de ce qui prend consistance de sa fonction de véridicité même.

RIEN DE NEUF SOUS LE SOLEIL PHILOSOPHIQUE ?

Aux excités du neuf, on pourrait rappeler le « Rien de nouveau sous le soleil » de l'*Ecclésiaste*, qui ne se réduit pas à un scepticisme nihiliste, mais pose, on va le voir, la question du « semblant » comme corrélatrice de la vérité. En d'autres termes, l'actualité de la philosophie est chronique, dans la mesure où elle tient au désir plus qu'à l'excitation¹, et ce désir-là est inusable, sinon immuable, donc obstiné. La constance de la « pensée » se démarque de l'excitation des « idées ». Celle-ci demande sans cesse « alors, quoi de neuf ? » pour se désennuyer, celle-là « ne cède pas sur son désir », à travers les défis du réel à penser. Reste à savoir ce qui peut entamer, déliter ce désir ou le relancer au contraire, et du même mouvement. De plus les modalités selon lesquels ce Logos, au désir d'une obstination pérenne, se laisse affecter par l'ambiance de la découverte – aux « paradigmes » porteurs de la science à un moment donné – en dehors de son champ renvoient à la complexité du phénomène de « réception ».

Parmi ces figures du réel, la relation de la philosophie française et européenne à la psychanalyse apparaît privilégiée pour comprendre cette *dialectique de la vérité et du réel*. Ce qui nous intéressera, au croisement de la question du « nouveau » dans le logos et du lien au savoir de l'inconscient, c'est l'effet philosophique de « l'événement psychanalyse ». Cela engage

1. P.-L. Assoun, *Les destins inconscients de l'excitation*, Paris, Puf, 2013.

l'après-coup de « l'événement freudien » et le philosophe post-freudien. Pour le dire de façon provocatrice : ce qui est « neuf » dans la philosophie, ne serait-ce pas... la psychanalyse ? Ou, bien plus précisément et moins présomptueusement, ce que le « savoir de l'inconscient » initié par Freud a produit d'impact – non tranquillement complémentaire, mais traumatiquement supplémentaire – sur le logos. Il n'est évidemment pas question de réduire la dynamique du logos philosophique à l'apport analytique. Il n'en reste pas moins à notre sens privilégié – pour des raisons inhérentes à son contenu même – pour comprendre ce qui se joue dans son « actualité », au sens de ce qui est aujourd'hui important et où elle engage sa « pratique théorique », comme on le disait dans les années 70 (à l'époque où justement l'on croyait au « concret-de-pensée »). La passion pour la question du sujet (et de la subjectivité) est un trait distinctif de la philosophie dite française, en quoi elle s'expose à l'apport en porte à faux de la psychanalyse. On rencontre là la figure de Lacan, qui, par son « retour à Freud », aussi fidèle qu'anorthodoxe, a indéniablement produit un effet de souffle qu'il s'agit de restituer.

De cet événement, il n'est possible de témoigner qu'à travers son propre trajet, en l'occurrence celui qui nous a mené de la philosophie à la psychanalyse. C'est dans la mesure où l'on a en quelque sorte vécu cet ébranlement du logos² qu'il est loisible de livrer une version de l'innovation dans l'ordre de la pensée et de ses modalités³.

LOGOS ET ANANKÈ

Il faut pour l'évaluer repartir du lien du créateur de la psychanalyse à la philosophie. Il se laisse situer, au-delà de sa position envers la « psychologie », par rapport aux effets freudiens sur le Logos, avérés pour la simple raison qu'elle a pour présupposé, au dire de son créateur, la science, c'est-à-dire, de façon au fond moins équivoque, le Logos, seule divinité reconnue par Freud, avec son complément et partenaire l'Anankè (en référence à la pensée grecque antique via l'écrivain Multatuli alias Edward Dekkers). La raison et le réel, en son caractère implacable, voilà ses seuls

2. A titre de repère, c'est l'inspiration de la création dès 1979 de la revue *Philosophie d'aujourd'hui* que nous dirigeons aux Presses Universitaires de France.

3. Pour étayer ces éléments évoqués, nous nous permettrons de renvoyer en notes aux textes dans lesquels se trouvent étayés les considérations qui suivent.

présupposés, sauf à les démarquer de l'identité hégélienne du « réel » et du rationnel ». Telles sont les divinités tutélaires de « l'entendement freudien⁴ », destinées à prendre en charge le réel inconscient. Cela dit plus radicalement son effet, que la référence à une « psychologie » (scientifique). Ce que l'on repère comme le « scientisme » de Freud n'est que l'affirmation ferme, que le savoir de l'inconscient n'a pas de sens hors du postulat de la science, sauf à y déterminer ses effets inédits que, n'étant pas philosophe, se refusant à être un semblant de philosophe, il ne dégage pas expressément – ce qui n'est pas interdit en revanche à une « épistémologie freudienne⁵ ».

Freud rencontre donc le Logos philosophique comme en démarcation du sien, plutôt qu'en concurrence. Pour apprécier la reprise de Lacan, il faut rappeler les éléments fondamentaux de sa posture envers la chose philosophique, tels que nous les avons reconstitués ailleurs en détail⁶.

Ce que Freud reproche en substance à la philosophie, c'est d'une part son primat de la conscience qui l'empêche d'entrer pour de bon dans la logique de l'inconscient ou sa tendance symétrique, à l'hypostasier en « principe » ; d'autre part, sa passion de la totalisation qui l'inciterait à quêter une « vision du monde » (*Weltanschauung*), construction intellectuelle dans laquelle tout élément aurait sa place assignée (on notera la proximité de cette notion avec celle d'« idéologie », qui est une doctrine du « tout-sens »). Cela ne l'empêche pas de mettre au travail tels « philosophèmes » pour positionner l'impact de la découverte psychanalytique, en sorte que l'innovation psychanalytique s'accompagne d'un débat serré avec Kant, d'une confrontation à Platon, d'un dialogue avec Schopenhauer, d'un entre-deux avec Nietzsche⁷. Il était par ailleurs sensible à la « théorie de la connaissance », seule partie de la philosophie qui vaille à ses yeux, et pour cause : à bien le considérer, le névrosé se présente, au cœur du conflit « psychosexuel », comme une sorte de petite théorie de la connaissance vivante !

Sur le fond, ce que Freud trouve à redire à la philosophie, cet « animisme sans actes magiques », c'est le primat de l'intelligence, d'une sorte de « principe de plaisir »... de penser, sur ce réel qui demande à être mis au jour, alors que la science ferait sa loi de ce réel. Ainsi, derrière chaque problème

4. P.-L. Assoun, *L'entendement freudien. Logos et Anankè*, Paris, Gallimard, 1984.

5. P.-L. Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot, 1990, 2^e éd.

6. P.-L. Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes* (1976), Paris, Puf, « Quadrige », 2005, 3^e éd.

7. P.-L. Assoun, *Freud et Nietzsche*, Paris, Puf, « Quadrige », 2008, 4^e éd.

philosophique, se cacherait un problème psychopathologique, en sorte qu'il n'hésite pas à parler de « gâchis des pouvoirs intellectuels » dans certaines formes de spéculation philosophique (Chestov). Il ne s'agit certes pas de « psychopathologiser » la pensée, mais de se référer à cette pensée incrustée dans le symptôme, formation inconsciente, pour repenser la théorie de la connaissance. Pensée singulière, dont l'extraction universelle devient possible avec la « science de l'inconscient ». « Commencez par investiguer le réel inconscient, et vous en saurez plus sur le rapport entre l'âme et le corps », voilà ce qu'il signifie en substance aux métaphysiciens, l'inconscient étant le « maillon manquant » entre psychique et somatique⁸... La psychanalyse est donc en rupture avec une croyance en « l'Inconscient » majuscule (que les théories anti-psychanalytiques placent n'importe où plutôt qu'au cœur du sujet), ce qui l'intéresse est l'ordre du « système » inconscient. Depuis Freud, plus question de « croire à l'Inconscient », plus de « Philosophie de l'Inconscient » (telle celle d'Edouard von Hartmann), il s'agit de mettre en évidence la rationalité interne d'une certaine classe de phénomènes et de processus dotée des caractéristiques du système inconscient.

Reste à savoir de quelle oreille les philosophes ont pu entendre cet effet avéré : la psychanalyse aura fait sortir l'inconscient du rebut irrationnel (ou de mystérieux et vague cauchemar né du sommeil de la raison à la Goya) pour produire un savoir et une praxis des « processus psychiques inconscients », au moyen d'une espèce de rationalité ad hoc qui se nomme « métapsychologie⁹ ». Cette « sorcière » qu'il faut appeler quand on ne peut plus avancer dans la clinique. Cela n'empêche pas la métapsychologie de produire une rationalité profondément originale, sur le terrain où la métaphysique piétine et où la psychologie patauge.

Chez Lacan, l'implication directe du logos philosophique est plus directement visible, Lacan habitant sa contemporanéité. C'est pourtant le même Lacan qui, après avoir impliqué puissamment Hegel dans sa pensée, puis dialogué avec Heidegger (dialogue au reste à sens unique), avoir mobilisé maints partenaires philosophiques, professe un « antiphilosophisme » décidé et déclaré au début des années 70, dans la dernière ligne droite (quoique sinueuse) de son trajet. D'autre part, il faut qu'il y ait en effet préposition d'une pensée pour que l'inconscient accède au savoir. Les « petites lettres » chez Lacan ont cette fonction. Parti de l'imaginaire, accostant au symbolique, il a débouché sur le réel comme fonctions inconscientes. Par

8. P.-L. Assoun, *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Economica, 2009, 3^e éd.

9. P.-L. Assoun, *La métapsychologie*, Paris, Puf, « Quadrige », 2013, 2^e éd.

là il fait parvenir, par sa médiation, l'effet de choc de l'onde freudienne. Nous sommes alors préparés à situer ce que cela implique pour la pensée philosophique. Ce que nous dénommons la « pensée-Lacan¹⁰ » nous intéressera ici pour rendre visible l'onde de choc de la psychanalyse sur la philosophie.

CONNAISSANCE, ÉTHIQUE, RELIGION : LA QUESTION ANTHROPOLOGIQUE

Pour nous orienter vers l'essentiel, la reconvoque de la célèbre trilogie de questions majeures, ordonnatrices de l'anthropologie kantienne, peut nous servir de boussole.

. En premier lieu, « que puis-je savoir ? » – ce qui implique la théorie de la connaissance ou le sujet en sa dimension « gnoséologique ».

. En second lieu, « que dois-je faire ? » – ce qui implique le statut du sujet dans son lien à la praxis.

. En troisième lieu, « que puis-je espérer ? » – ce qui renvoie au rapport du sujet à la fonction de l'Autre.

L'ensemble se récapitulant en « qu'est-ce que l'homme ? ». Synopsis élégant et pertinent pour ordonner le réseau de ces effets de commotion et de novation.

92

Dossier :
*La Philosophie
en France
aujourd'hui (2)*

LE SAVOIR DIVISÉ OU LA SCIENCE À L'ÉPREUVE DE L'INCONSCIENT

Que « puis-je savoir »... depuis la psychanalyse ? Lacan dit, en justes termes, que « Freud a changé l'assiette du savoir ». Tel est son vrai effet, avant même de rendre possible « la connaissance de l'inconscient ». Qu'est-ce à dire ? Ce qui est en cause, c'est d'abord le statut du sujet dans son rapport au savoir (de soi) et à la vérité (en l'autre), sous l'effet du sexuel. La « vérité », voilà un « gros mot » en quelque sorte dans la problématique du relativisme moderne ou du nihilisme postmoderne. Ce n'est pas que la psychanalyse croie à « la Vérité », mais ce qu'elle pratique, au quotidien du symptôme, c'est une vérité singulière et insistante dont le sujet ne veut pas, ce dont témoigne le symptôme. Vérité singulièrement insistante ! C'est

10. P.-L. Assoun, *Lacan*, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 2008, 2^e éd.

cette vérité qu'il a sur les talons qu'il amène à l'analyste pour qu'il puisse l'identifier, car lui l'ignore, alors qu'il « sait » son symptôme... L'équation est bizarre, mais rigoureuse. Comment n'interpellerait-elle pas – au sens non galvaudé du terme – le philosophe ?

Sous le terme d'inconscient, il y a donc à penser non seulement des représentations latentes et une force refoulée, mais cette scission interne du savoir qui, loin d'être quelque au-delà du savoir, le postule et le repositionne. C'est tout autre chose que le symptôme auquel a affaire le médecin. Or, la modernité est hypermédicalisée, la Santé étant promue de fait en *Summum Bonum*. C'est même le seul bien sur lequel le social fait consensus. Croyance à laquelle nous adhérons tous, en tant que « malades » potentiels. Mais dans l'ordre inconscient, à laquelle nous émargeons comme sujets, le symptôme n'est pas une dysfonction, mais l'effet signifiant d'une vérité insue du sujet même. Cela va venir impacter deux questions majeures de la philosophie : le langage – quel sorte de sujet parlant est-ce là ? – et la vérité – avec quel genre de « vrai » ce sujet divisé a-t-il commerce ?

SIGNIFIANT VERSUS COMMUNICATION

Le logos étant « bifide », raison et verbe, cela engage le nexus entre sujet et langage. Le langage, Freud s'en avise bien, n'est pas que le véhicule de la pensée : représentations de chose et représentations de mot ont un destin jumelé. Mais la modernité est ivre de communication, défi de facto à la pensée philosophique de l'être parlant. Or, de quoi témoigne la psychanalyse ? C'est que le sujet est indexé au « signifiant », support du désir inconscient. Voilà la façon qu'a eu Lacan d'épingler cette singularité. La psychanalyse prend ainsi de fait le contre-pied d'une certaine idéologie de la communication. Ce que démontrent les formations inconscientes, du rêve au symptôme en passant par le mot d'esprit et l'acte manqué, c'est ce jeu du sujet avec ce « trésor de signifiants » qu'est l'Autre. Tandis que la modernité organise son imaginaire autour de monades prises dans l'intercommunication.

La psychanalyse montre, en l'expérimentant, que le symptôme n'est pas un effet de quelque « malentendu », mais d'un trop bien entendu, dont en même temps le sujet ne veut rien savoir. C'est même ce qui le « rend malade ». Ce n'est pas de mal communiquer que le sujet entre dans le moribide, ni même de mal communiquer avec lui-même – comme l'a développée

Habermas rationnellement¹¹ mais aussi avec une méconnaissance objective de l'expérience analytique : au cœur même du sujet, œuvre la division d'avec la vérité, sur fond d'une aliénation à la structure signifiante.

Cela rencontre la question du discours, qui a pris un rôle déterminant dans la dernière pensée de Lacan. Point d'accès au savoir ni à la vérité qui ne passât par le discours. Or, le discours est pris dans l'effet de ce que Lacan désigne comme « le semblant ». Celui-ci n'est pas fiction, mais ce qui soutient le réel. La vérité est « mi-dire », ce qui se figure dans le mythe. Ce muthos avec lequel le logos a marqué une rupture historique. Mais « un discours qui ne serait pas du semblant » est une contradiction dans les termes : dès que nous discourons, nous revenons donc au mythe. Sauf à comprendre que c'est la façon de « mi-dire » la vérité.

« Je sais ce que je dis ! » Cette expression courante notifie que le sujet est à l'occasion assuré de son affirmation et qu'il la revendique à haute voix, avec quelque arrogance même. C'est pourtant bien présomptueux : toute l'expérience analytique témoigne au contraire que le sujet en tant que parlant et discourant, fût-il le plus lucide, ne sait pas ce qu'il dit, que son dire excède l'intention signifiante. Cela, c'est le sens propre de « l'inconscient ». Cela ne l'empêche de parler : mais le « moulin à paroles » tourne avec ce grain de l'indicible. Cela ne signifie pas pour autant qu'il est dans le leurre : il ne cesse de produire une vérité dont il est séparé comme être parlant, en sorte qu'« il ne croit pas si bien dire ». De cette vérité, que la psychanalyse extrait en restituant l'être à sa parole, au-delà du discours de semblant, l'idéologie sociale n'a que faire, elle fonctionne au discours. Cette vérité ne s'impose qu'à travers son retour dans ces drôles de symptômes, ce que le sujet a somme toute aussi de « plus réel », pour lesquels il a fallu inventer la psychanalyse. C'est même pour cela que Freud a du s'y mettre...

LA VÉRITÉ : LE RETOUR

Tout cela pourtant n'incline pas au relativisme. Au contraire, ce qui se démontre dans ce processus, c'est que la vérité ne cesse d'insister (dans le signifiant) et de persister (dans le symptôme), bref de revenir. Lacan rappelle, contre Sartre que l'homme n'est pas une vaine passion, il est bien mu par la passion (singulière) du signifiant. C'est à cela, à cet effet d'insistance,

11. De *Connaissance et Intérêt à Théorie de l'agir communicationnel*. Voir sur ce point notre *L'Ecole de Francfort* (Paris, Puf, « Quadrige », 2013, 4^e éd.).

qu'on la reconnaît. Cela permet une relecture freudienne des *Méditations* : Descartes a produit un acte audacieux, séparer la vérité du savoir, et une fois assuré du « Cogito », de ce Je pense qui l'assure de l'être subjectif, domicilier les « vérités éternelles » et la Vérité en Dieu, comme caution et garantie, mais distincte du savoir humain. Ce dont témoigne le symptôme, c'est du retour obstiné de la vérité. Donc d'un côté, le sujet ne sait pas ce qu'il dit, d'autre part il est pris dans la vérité de sa parole.

On en voit les conséquences on ne peut plus actuelles, parce que chroniques (quoiqu'en dise le discours apocalyptique du « plus de vrai, plus de valeurs, plus de père, nouvelle version du « adieu veau, vache, cochon, couvée... ») : cette vérité dont la science ne veut pas, tablant sur le savoir, ce qui est au reste son devoir, cette vérité qu'elle ignore professionnellement, cela ne l'empêche pas d'exister ou d'« insister lourdement ». Le plus remarquable est qu'elle se réfugie, entre autres, dans la parole du sujet, le divan analytique étant le lieu où ça produit de la vérité... au nez et à la barbe du règne de la science. Et qu'en plus, il y a une science de cela, de ce déchet de vérité, nommée « psychanalyse ».

Cela renvoie à la conjoncture la plus concrète. C'est cette vérité qui est mise hors jeu par les thérapies brèves, comportementales et (pseudo) cognitives. Elles l'ignorent et en allègent le sujet, en réduisant le symptôme à une dysfonction de l'agir et/ou un malentendu de la cognition. Ce qui en fait l'attrait social. C'est ce rejet, au fond haineux, de la vérité inconsciente – et de sa mise en acte dans le transfert – qui est à l'ordre du jour. Haine au sens spinoziste qui a son ressort dans le déni de la connaissance du réel inconscient.

Il faut alors en tirer les conséquences, et tout d'abord au plan éthique, ce qui nous permet de situer le point de bascule subjectif du « que puis-je savoir ? » au « que dois-je faire ? »

L'ÉTHIQUE À L'ÉPREUVE DU DÉSIR

Mais alors, au sujet expérimentant de la division d'avec moi-même, prend forme un « que dois-je faire ? » Chez Freud, l'éthique n'est pas élaborée comme problème : c'est ce qui « va de soi », espèce d'« ordre de marche à l'usage de l'humanité ». Chez Lacan, l'acte analytique confronte non seulement à la mise à jour, mais aussi à l'assomption de la vérité du désir. « Ne pas céder sur son désir », c'est la seule éthique exigible dans l'ordre psychanalytique.

On sait que chez Kant, sur les limites du savoir métaphysique, de la « chose en soi », s'élabore l'impératif catégorique de la « raison pratique », dans son rapport à la loi morale. C'est cela qui revient chez le sujet confronté aux échéances de son désir dans son rapport à la loi du désir. C'est ce qui fait d'une analyse une expérience rigoureuse du rapport du désir à l'interdit.

La formule, aussi éloquente qu'énigmatique, s'éclaire pourtant concrètement, au-delà de la phase « tragiste » de la pensée de Lacan¹², comme confrontation du sujet à sa prise dans le désir de l'Autre. On sait l'étrange logique qui fait que le sujet se sent coupable de céder sur son désir, ce qui nourrit « l'univers morbide de la faute ». Voilà qui requestionne l'éthique en son cœur.

LA CULTURE ET SON MALAISE

Reste un point essentiel, répercussion au plan collectif de ce drame : Lacan – c'est là selon nous son effet, à défaut d'être son intention – nous aide à nous défaire de l'hystérisation du « postmoderne », « hypermoderne » (celui qui justement ne jouit que du « new-look ») – et du « sur-relativisme » étayé par le thème de la délégitimation des discours. Il est vrai que le discours est pris structurellement dans « le semblant », non comme fiction (« faire semblant »), mais comme façon de faire tenir le réel, par un certain dispositif de jouissance.

Freud avait localisé le « malaise » collectif – celui de la Culture – du côté de la pulsion de mort. On en voit les effets de retour dans les dispositifs de jouissance qui servent à réguler cette déliaison.

L'ILLUSION ET SON AVENIR : DE LA RELIGION À L'HISTOIRE

Reste la « question de confiance » : que « puis-je espérer ? ». La question n'est pas seulement celle de la religion, c'est la question religieuse même, mais aussi de l'histoire. On a insuffisamment remarqué que c'est dans l'après coup des ternes prophéties de la fin de l'Histoire qu'a flambé, tel un retour de flamme, la question de la religion.

La question religieuse est bien ce qui occupe l'espace de la pensée de l'inconscient. La religion est en effet le lieu où la puissance collective du

12. J. Lacan, *Le Séminaire VII. L'éthique de la psychanalyse*.

Wunsch s'impose. Freud renvoie dos à dos l'exaltation de l'illusion religieuse et le déni de la puissance psychique de la religion. La religion est une illusion qui a un bel avenir, de soutenir l'illusionnement, face à laquelle Freud situe la science¹³. Message là encore à la Raison philosophique qui se confronte à son altérité, inscrite dans la structure du sujet.

Mais c'est aussi ce qui revient sous la forme de la « vérité historique », dont Freud a montré la portée dans son essai sur *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Mais c'est, au-delà, la question de l'histoire. L'une des dernières avancées freudiennes, c'est la notion de « vérité historique », justement en rapport électif avec la « religion » dite « historique ». La force de la religion est, au-delà de l'imaginaire de la « fiction pieuse » dans lequel vit le croyant et de la vérité matérielle, de mettre à jour sa vérité historique. Sous ce terme, en son usage freudien, est à penser l'effet de retour d'un trauma d'origine qui, après un temps de latence ou d'incubation, revient dans le présent. Réactualisation du meurtre du père qui passe dans l'histoire. On voit la contribution de l'anthropologie psychanalytique¹⁴ à la question du lien social et, par rebond, du statut philosophique de la socialité.

LE PHILOSOPHE NON DUPE DE L'INCONSCIENT

La philosophie s'est-elle bien avisée de ce qui lui est arrivé, avec l'événement de la psychanalyse ? N'avons-nous pas plutôt reconstitué ce qu'elle *aurait dû* entendre ? La question est effective, mais vaine, car de fait une nécessité de pensée est effectivement opérante, sauf à ce que la « pratique théorique », comme on disait, en accuse réception. Or, de cette nécessité, se signifie une étrange leçon. On pourrait en conclure que somme toute la psychanalyse, antonyme de la philosophie, travaille souterrainement au maintien de la vitalité de la philosophie comme ce qui ne cède pas sur la fonction de vérité ! La psychanalyse est tout sauf *l'ancilla philosophiae*. Elle n'est pas non plus, ce qui serait le comble, ce qui pourrait « enseigner » la philosophie ! Mais il est vrai que la place perdurante du logos philosophique est liée au statut d'un discours de vérité. Or, la psychanalyse réintroduit ce lien. Par une espèce inédite de « ruse de la Raison », l'inconscient travaille comme résistance de la vérité.

13. S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Cerf, 2012, d'après notre édition critique.

14. P.-L. Assoun, *Freud et les sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 2008, 2^e éd.

La philosophie a perdu une portion essentielle de son pouvoir avec la chute de la croyance dans le « système » (spéculatif). La psychanalyse ne va pourtant ni du côté du « soupçon » (au sens herméneutique), ni du côté de l'ineffable existentiel : on ne peut même pas dire qu'elle « déconstruit » – terme utilisé *ad nauseam* comme une sorte de fétiche conceptuel ou un « piston » à tout faire. Elle récupère la fonction de vérité, mais en la plaçant dans la structure subjective inconsciente. C'est ce qui crée cette solidarité paradoxale et antagoniste entre psychanalyse et philosophie, comme passion contrastée de la vérité.

Les charges récidivantes contre la psychanalyse comme théorie, la réduisant à une fiction, par ignorance crasse du réel avec lequel cette théorie se confronte, s'appuient sur cette forme particulièrement hargneuse de la haine qu'est le « rejet de l'inconscient ». Elles font regretter la belle contestation wittgensteinienne demandant des comptes à la psychanalyse depuis une logique du discours et de l'assentiment¹⁵. L'attaque contre la psychanalyse comme thérapie, en miroir, revient dans tous les cas à invalider l'idée d'une vérité (inconsciente) du sujet. De même que la contestation de la philosophie s'appuie sur un deuil de la vérité au profit des savoirs, dont sont « pleines... les armoires ». En échange de ce « service » objectif, la psychanalyse rappelle inlassablement, au philosophe comme à quiconque, l'assujettissement de la vérité subjective à la « division ». Ainsi prend sens ce que nous articulions au départ : ce qui est « arrivé » à la philosophie, c'est la psychanalyse ! Mais seul le logos philosophique peut en accuser réception. C'est, on comprend pourquoi, une contribution majeure de la rationalité philosophique dans le champ de la pensée française contemporaine.

Le *gnothi seauton*, le « connais-toi toi-même » socratique se trouve confronté à un étrange écho, qui renchérit sur l'oracle de Delphes : « sache-toi comme autre... ». C'est cette prodigieuse innovation qui est déjà arrivée, il fallait le rappeler et le mettre noir sur blanc, car elle n'est peut-être pas parvenue à toutes les oreilles, de ceux qui, depuis leur ignorance, promulguent qu'il ne s'y passe pas grand chose. « Quoi de neuf ? », nous avons déconstruit en quelque sorte cette question haletante. Alors que le guetteur de la nouveauté pointe sa lorgnette vers le futur proche, ne voyant rien venir, il méconnaît cela qui est déjà arrivé, la mise en satellite du sujet autour d'une vérité qu'elle ignore, révolution copernicienne au carré...

15. P.-L. Assoun, *Freud et Wittgenstein*, Paris, Puf, « Quadrige », 1995, 2^e éd.